LETTRE D'VNE DAME DE PARIS,

A ſon ſeruiteur, à S. Germain.

A PARIS,

M. DC. XLIX.



LETTRE D'VNE DAME DE PARIS, à son seruiteur, à Sainct Germain.

DE quoy t'entretiendray-ie par cette lettre, amant insensible, ou plutost ennemy inplacable, sera-ce de la fureur qui t'anime, ou bien de la douleur qui me tuë ? & qui des deux ayme-tu mieux voir sur ce papier triste, ou le torrent de mes iustes reproches, ou les marques funestes de celuy de mes larmes ? choisis & vois lequel pourra mieux te plaire: ou plutost reçois & souffre l'vn & l'autre ; puis qu'aussi tu causes les deux à la fois. Cruel me donne-tu de la sorte les marques de cette belle flame que tu m'as si souuent tesmoignée: qu'au premier coup de la fortune plus changeant & plus inconstant qu'elle, tu suis le party de nos ennemis & tu m'abandonnes. Encore si la cause estoit iuste que tu fauorises, ie souffrirois sans murmure les peines que ton absence me donne, & ie condamnerois pour te plaire iusques à mes pleurs & à mes souspirs. Mais ce qui de mes premieres douleurs me forme vn second supplice, c'est que tu trahis egalement & ta raison & mon amour: & que ie te vois tout à la fois combatre contre ma passion & contre ta iustice. Que t'a fait ta patrie Citoyen infidelle, que tu suiues vn tyran qui la veut destruire, & que tu t'armes pour ses ennemis? & moy que t'ay-ie fait, amant impitoyable, que tu m'abandonnes sans cause, & que tu cherches à mourir loing de mes yeux? doits tu preferer à ton deuoir &

à ton amour, la faueur d'vn monſtre qu'on ne peut acquerir ſans crime & qu'on ne peut plus conſeruer ſans danger. Ie t'auois touſiours recognu ſi vaillant & ſi ſage, qui t'a rendu ſi fol & ſi furieux, eſt-ce que tu ne cognois point la laſcheté qui te gouuerne, & qu'il n'eſt point de pris d'honneur au bout de la carriere où tu veux courir. Si tu peus ignorer l'indignité de ton noir deſſein, quelle illuſion a frappé ta veuë & quelle erreur aueugle ton eſprit? Celuy pour qui ſi librement tu abandonnes vne vie, à mon amour touſiours trop chere, eſt celuy qu'il faudroit combatre & contre qui tu deurois perir. Conſidere vn peu mieux les ſept années de ſa barbare tyrannie. Repaſſe dedans ta memoire les infames deportemens & les laſches actions de ce Miniſtre infidelle. Iette tes yeux par toute la France, & voys en combien de lieux elle ſaigne des coups inhumains que ce bourreau luy a donnez. Si tu veux bien cognoiſtre combien de playes ce cruel luy a faites, commence à la regarder depuis la moindre de ces Prouinces & de ſes villes iuſqu'à Paris, viſite-la depuis le moindre de ces ſujets iuſques à ſon Monarque. Regarde ces laboureurs morts de faim, ſes artiſans preſts à mourir tout de meſme. Ses bourgeois qui tombent en foibleſſe par l'auidité de cette ſanſuë, qui vuide leurs veines. Voy par tout la Nobleſſe ou laſche ou perſecutée. Regarde la Iuſtice ou corrompuë ou tyranniſée, monte iuſqu'aux Princes, traitez en eſclaues par ce laſche ſatellite d'Eſpagne; paſſe iuſqu'au Parlement, ce Senat de toute la terre le plus auguſte & le plus magnanime, que ſa rage a voulu deſtruire. Monte encore plus haut, & va iuſqu'au Roy, dont ſa perfidie nous priue & que ſon inſolence nous enleue. Cognois-tu ta patrie ainſi dechirée & ſi pitoyablement defigurée, par les malices & les trahiſons de ce barbare. Non tu ne la cognois plus ſans doute, & i'en prends bon augure pour la conſeruation de ton honneur & de ta vertu, ſi tu la cognoiſſois, tu ne luy ferois pas la guerre. Ce n'eſt plus cette illuſtre Monarchie ſi vigoureuſe, ſi belle & ſi bien veſtuë, c'eſt vn Eſtat languiſſant, paſle & triſte, & dépoüillé de ſes aiuſtemens magnifiques. Son corps qui reſte pourtant tout entier encore, paroiſt à nos triſtes yeux ſec & maigre. Cet animal glouton a deuoré toute ſa chair & toute ſa graiſſe. Ie ne m'eſtonne point ſi tu ne cognois plus la France, qui t'a donné la vie, puis qu'elle eſt deſia quaſi morte. Ces traits diuins qui formoient ſa charmante beauté ſont euanoüis, elle a perdu

ces

ces douceurs & ces graces, qui marquoient sur son front victorieux cette majesté si attrayante, qui la rendoit si cherie & si respectée de toute la terre. Le detestable artifice de ce demon qui la veut perdre, a sçeu de la sorte la defigurer pour la faire haïr, il en a fait le barbare, il en a fait vn spectre, qu'on ne regarde plus sans horreur. C'est ce qui porte contre elle tant de courages, lesquels s'ils la pouuoient cognoistre, seroient tous pour elle. Ainsi la Reyne croit coniurer contre quelque ennemie la ruine qu'elle luy procure. Les Princes la prennent pour quelque Phantosme, quand ils osent la combatre, & qu'ils s'efforcent de la detruire: & toy qui t'abandonne à vne erreur si fatale & si criminelle, tu penses de tes coups malheureux faire des efforts legitimes. Sors bien-tost d'vn aueuglement si funeste & si pernicieux à ta gloire & à ta patrie. Si tu ne la peus plus recognoistre au visage, cognois la du moins à la voix, escoute le son pitoyable de ces iustes plaintes. C'est elle mesme, n'en doute point, contre qui tu tourne la pointe de tes armes. C'est elle mesme que tu vois indignement renuersée par terre. Celle qui auoit acoustumé de rire, de chanter & de se resiouir, la voila qui languit, qui pleure & qui souspire.

Tu ne la sçaurois plus mescognoistre, cher amant, c'est le mesme ton de sa voix, si ce n'est qu'il est plus triste & plus deplorable. Mais quelque tristesse & quelque malheur qu'elle te decouure, c'est pourtant tousiours elle mesme. Ne te trompe donc plus & ne sois plus abusé par le sensible & le funeste obiet de ses larmes. Regarde-les couler sans erreur, mais ne les considere pas sans tendresse, aprends de ton deuoir ce que tu doits faire pour leur vengeance & ce qu'en leur discours muet elles te demandent. Ie ne veux point icy te faire des leçons qui te feroient rougir si tu ne les sçauois toy mesme. Ie ne veux point te dire que tu n'as rien que tu ne luy doiue, iusques à la derniere goute de ton sang, & le dernier souspir de ta vie.

Leue le bras à present sans craindre de faillir, tu sçais bien sur qui doit tomber le foudre que ta main decoche. Tourne le visage par derriere, & cours d'où tu viens faire preuue de ta fidelité que tu as trahie, quelque danger qui dans ce genereux dessein te menasse, tu me rendras tousiours moins alarmée, quand tu combatras pour la bonne cause.

Quelles douleurs ne m'as tu point fait souffrir, cher ingrat, depuis que tu m'as abandonnée. Ie t'ay veu tous les iours aux risques de mourir perfide à ta patrie & barbare à ton amante. Ie craignois pour ta mort & ie n'osois souhaitter ta vie. Quand ie t'imaginois dans le combat, si ie ne pouuois pancher à ta deroute, ie ne pouuois non plus me resoudre à ta victoire, & dedans ces dures incertitudes mon esprit chancellant ne pouuoit autre chose que se plaindre de ta manie.

Encor à tout moment ie suis dans ces tristes allarmes; mon ame assaillie de deux costez differents, souffre des coups mortels, entre lesquels peu s'en faut, elle expire. Sçais-tu pas que mes deux freres, non plus que leur sœur, ne sçauroient abandonner la bonne cause. Ie les vois à mes yeux prendre des armes que i'apprehende de voir reuenir rouges du sang qui t'anime; & quand ie les vois s'en aller, ie crains tout à la fois qu'ils retournent, & ne retournent pas. Leur generosité me donne de la ialousie. Et si i'auois le corps masle aussi bien comme le courage, mon païs verroit dedans moy le mesme zele qu'il connoist en eux. Ils sont dignes du sang qui les a fait naistre, & du nom illustre qu'ils portent. Le Parlement n'a point de bras plus prompts & plus vigoureux à seruir le Roy. Voila les eloges qu'ils meritent, & que ie leur donne. Mais cependant que mon esprit les admire, & que ma bouche ouuerte les loüe, mon cœur iette des souspirs, & mes yeux respandent des larmes qui semblent s'opposer à ces illustres acclamations. Ie ne sçaurois attacher les plumes de leurs casques, ny les courroyes de leurs cuirasses, sans murmurer; ny leur pendre l'espée aux escharpes que ie leur ay données, sans fremir. I'ay peur que tu mesprise le soing que ie prends de leur vie, ou qu'ils traittent auec mesme fureur la tienne : ou que tous ensemble vous deueniez vos bourreaux, & mes ennemis. Que dois-ie faire en ce funeste rencontre ? mal-heureuse, feray ie des veux pour ma patrie & pour mes freres ? contre toy, ou pour toy, contre mes freres, & contre ma patrie.

Voy l'estat pitoyable où tu m'as reduitte ? que ie ne sçaurois implorer le Ciel contre le mal-heur qui me menasse sans l'irriter, contre le bon-heur qui me reste. Ainsi ie ne sçay si ie dois preparer des triomphes ou des funerailles au retour des vainqueurs, ou à la mort

des vaincus. Mon ame entre tous se trouue si esgallement partagée, que ie ne sçay si ie dois me réioüir du salut des vns, ou me plaindre de la perte des autres.

Considere cruel, l'amour que ie te porte ? puis qu'il balance mes affections, entre toy, mon sang, & ma patrie. C'est beaucoup, quoy que tu puisse dire : & ma flamme est assez forte, de resister à ces deux puissances. Ie ne te prouue point cette verité par vn long discours. C'est assez que tu sçaches toy-mesme que nous deuons tout à nostre sang, & à nostre païs ; & qu'il faut qu'en nos cœurs, pour leur disputer l'auantage, la passion soit bien viue & bien violante.

Voy donc à present qui de nous merite mieux le titre d'infidelle. Pour vne cause indigne & criminelle tu m'abandonne ; & moy ie ne te puis quitter pour vne cause legitime. Toutes choses pour m'arracher de ton party me sollicitent. Quant ie voudrois t'oublier & te haïr, i'ay trop d'excuse. Ie ne reconnois plus en toy celuy que i'aimay iadis. Peut-estre deuiendray ie inconstante si ie t'ayme encore. Mon amour changera d'obiet puis que tu change : & ce sera me declarer insensée, que d'aymer vn furieux.

Quels reproches trop sensibles & trop iustes ne me feront point mes freres & ma patrie, d'aymer vn ennemy qui ose les combattre, & qui s'efforce à les faire perir. Vn ennemy si lasche, qu'il sert vn Tyran sorty de la boüe & de la poussiere ; & adore vne idole diuisée comme vne veritable diuinité. Encore si ton crime estoit illustre, & qu'il eust quelque ombre de raison, ie serois en quelque façon excusable par la passion qui me gouuerne. Mais il est infame, & me rends si criminelle, qu'on en met dedans la Bastille de bien plus innocents que moy. Cependant, rien n'empesche mon ardeur d'estre inuiolable. Ie t'ayme, ingrat, tousiours tel que tu puisse estre : & ne puis me resoudre à t'imiter. Ie n'escoute point de voix qui te condamne, sans qu'aussi-tost mon amour ne te iustifie : & si c'est moy mesme qui t'attaque, moy-mesme ie te deffends aussi. Ie me persuade que tu és aueugle, de peur de te croire criminel : & quand ie passe contre toy ce nom de crime, c'est vn terme de mon desespoir, que ma raison plus saine des-auoüe aussi-tost qu'il est prononcé.

Reuiens donc cher suiet de mes douleurs & cause illustre de ma

flamme, confirmer en mon cœur les ſentimens de ta vertu. Sors de l'obſcurité qui t'enuironne & m'arrache de la nuit qui m'enuelope depuis ton départ. Viens icy effacer les mauuais ſentimens qu'on peut auoir de ton courage, trop digne pour eſtre blaſmé. Il n'y a point de honte à ſe deſdire d'vn deſſein perfide, non plus qu'il n'y a point de gloire à faillir. Le remors d'vn forfait eſt vn mouuement illuſtre, qui ſouuent excuſe la faute, & iuſtifie meſme le criminel. En cette occaſion ton repantir te ſera glorieux autant que ta faute fut condamnable : & ta patrie verra ton retour auec autant de ioye, que ton départ luy cauſa de triſteſſe.

Que rien donc ne t'arreſte dauantage & ne te rauiſſe aux yeux de ton amante & de ta patrie ? ne penſe pas qu'il y ait de ſermens qui t'engagent de demeurer, & de nous trahir. Tu n'as peu iurer ny contre l'vne ny contre l'autre, ny violer ta foy que nous tenons toutes deux, peux tu diſpoſer de toy meſme, ſans que nous y conſentions enſemble. Puis que le deuoir & l'amour t'ōt rendu noſtre, reuiens donc encores vne fois & quitte vn barbare qui ne doit plus attendre de toy que la guerre. Viens receuoir de ta main par la mienne les lauriers que ie prepare à tes victoires, & apres tes legitimes combats le pris que ie reſerue à ta conſtance.